

cette Kinda d'Arabie méridionale avec le royaume tributaire des Ḥimyarites en Arabie centrale (où une dynastie kindite régna sur la tribu de Ma'add; le centre de cette tribu était Ma'sil al-Ġumḥ à 210 km à l'ouest d'al-Riyāḍ). Bien que le christianisme soit l'un des thèmes explicitement traités dans le volume, la mention par al-Hamdānī d'une église creusée dans le roc à Qaryat n'est pas citée. On ajoutera encore que le nom antique du site n'était pas « dhāt Kahal », mais Qaryat<sup>um</sup> (*Qryt<sup>m</sup>*) (ou Qaryat<sup>um</sup> dāt-Kahl<sup>um</sup>, *Qryt<sup>m</sup> dt-Khl<sup>m</sup>*, pour la distinguer d'homonymes).

Le défaut de perspectives historiques est illustré également par le traitement de Ḥimyar, expédié en une page (p. 152-153). Or ce Royaume yéménite, qui étendit sa domination sur la moitié méridionale de la Péninsule aux IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, joua un rôle central pendant plusieurs siècles et exerça une influence considérable sur le premier État islamique. L'opposition mythique entre Arabes du Nord (ou 'Adnānites) et Arabes du Sud (ou Qaḥṭānites), dont le rôle fut important dans la révolution 'abbāside et qui s'observe encore de nos jours au Yémen ou en Syrie, date de l'époque ḥimyarite : les Arabes du Sud descendent des sujets et des alliés de Ḥimyar tandis que les Arabes du Nord viennent des tribus qui échappèrent à l'influence ḥimyarite.

Le public visé est manifestement l'honnête homme, aux curiosités multiples. Il n'est pas sûr que celui-ci tire profit de la bibliographie : elle mêle sans un mot de commentaire les ouvrages généraux et les contributions les plus pointues, les œuvres récentes et les travaux vieillissés ou dépassés. Or on sait que les connaissances sur l'Arabie préislamique ont été entièrement renouvelées depuis que les pays de la Péninsule se sont ouverts à la recherche archéologique, il y a quelque 25 ans. Il aurait mieux valu mettre en relief quelques ouvrages fondamentaux où le lecteur pouvait trouver des compléments de lecture.

L'ouvrage ne mérite pas que des critiques. Les auteurs sont des chercheurs éminents dans leurs domaines respectifs et corrigent à juste titre bien des idées reçues. Sergio Noja, par exemple, souligne très pertinemment que le prophète Muḥammad est un sédentaire et qu'il existe une civilisation sédentaire en Arabie centrale (p. 24 sq.). Les photographies, même si elles illustrent de manière incomplète les monuments et les œuvres d'art de l'Arabie méridionale, sont magnifiques. Mais il est dommage que Sergio Noja n'ait pas réussi une bonne présentation synthétique des civilisations sur lesquelles l'Islam s'est édifié.

Christian ROBIN  
(CNRS, Aix-en-Provence)

Kenneth A. KITCHEN, *Chronological Framework and Historical Sources* (Documentation for Ancient Arabia, Part I, Coll. "The Word of Ancient Arabia Series"), Liverpool University Press, 1994. 1 vol. 22 × 30 cm, xxiv + 268 p.

L'Arabie ancienne suscite des vocations tardives : après le géographe allemand Hermann von Wissmann qui a consacré sa retraite à la géographie historique et à la chronologie sud-arabiques, publiant une dizaine d'ouvrages de référence, c'est aujourd'hui un égyptologue

britannique, professeur d'archéologie à l'université de Liverpool, qui se passionne pour ce champ d'étude. L'Arabie est de fait le seul domaine des études sémitiques où des avancées substantielles sont réalisées chaque année : c'est la conséquence de l'ouverture des pays de la Péninsule aux recherches de terrain dans les années 1970. Les découvertes épigraphiques et archéologiques sont tellement nombreuses que les chercheurs attirés ne suffisent plus à la tâche et que tout nouveau collaborateur est le bienvenu.

Kenneth A. Kitchen, ayant constaté que l'ouvrage de R.W. Ehrich (*Chronologies in Old World Archaeology* I-II, Chicago, 1992) ignore l'Arabie du Sud-Ouest, s'est proposé de combler cette lacune étonnante. Aborder les études sudarabiques par une synthèse consacrée à la chronologie ne manque pas de panache. On serait même tenté de juger l'auteur intrépide, car une certaine familiarité avec les documents épigraphiques n'est pas inutile.

L'ouvrage se divise en trois parties, intitulées « Arabie occidentale » (p. 1-138), « Arabie orientale » (p. 139-164) et « Répertoire des sources historiques » (p. 165-259), et s'achève avec un index des souverains traités (p. 260-268). Pour chaque royaume, K. Kitchen rassemble toutes les données disponibles et dresse un état de la question, sans se priver de donner son opinion quand les solutions proposées par ses prédécesseurs ne lui paraissent pas satisfaisantes.

Dans l'ensemble, le résultat est convaincant. K. Kitchen fait preuve d'une érudition impressionnante et d'un jugement sûr. L'étudiant et le chercheur spécialisés disposeront d'un outil pratique, qui rassemble la presque totalité des faits connus, ordonnés de manière rationnelle.

Je crains cependant que, pour la chronologie de l'Arabie méridionale qui occupe la majeure partie de l'ouvrage, K. Kitchen n'ait pas choisi la présentation la meilleure pour l'utilisateur non-spécialiste. On sait que les dates des souverains sont connues avec une relative précision — de l'ordre de la décennie — à partir du début de l'ère chrétienne; il n'en est pas de même avant l'ère chrétienne, où l'incertitude dépasse fréquemment un siècle. Dans le premier cas, la chronologie repose sur des inscriptions datées; dans le second, elle s'appuie sur des classements paléographiques (qui donnent une chronologie relative très incertaine) et sur une moyenne des durées de règne (fixée à 16 ans par K. Kitchen), procédés qui aboutissent à des approximations d'autant plus grandes que tous les souverains ne sont pas connus. Il faut ajouter que nous ignorons tout des règles de succession et du fonctionnement des nombreuses corégences; il n'est pas davantage assuré qu'à Saba', la fonction de *mukarrib* soit viagère, puisque, liée à la fonction d'éponyme, elle a pu avoir une durée limitée. Or le Répertoire (p. 167 sq.) présente de la même manière les dates bien établies et celles qui reposent sur des reconstructions fragiles. Même si l'auteur prévient que, pour les périodes anciennes, il ne donne que des dates minimales qui « ne sont pas nécessairement des dates correctes » (p. XXIII), il y a tout lieu de craindre que le lecteur oublie cet avertissement. Les non-spécialistes, incapables de reconnaître les résultats fiables, risquent, comme par le passé, de considérer la chronologie sudarabique comme trop opaque et trop incertaine pour être valablement utilisée. Il me semble qu'il aurait fallu distinguer clairement les données solidement fondées et les dates dérivant de classements hypothétiques.

Un autre défaut de l'ouvrage est l'absence manifeste d'une large vision historique qui donne leur signification aux données chronologiques. Une bonne compréhension et une mise en évidence des grandes articulations aurait évité des omissions qui entraînent de véritables erreurs de perspective. L'exemple le plus flagrant est le règne de Karib'il Watâr fils de Dhamar'ali, le fondateur de la puissance sabéenne. Ce souverain mentionne parmi ses alliés un roi de Qatabân nommé Waraw'il (attesté depuis peu dans deux inscriptions qatabânites) et un roi du Ḥaḍramawt nommé Yada'il. Tous les grands royaumes de l'Arabie méridionale sont donc déjà constitués. Or, alors que Karib'il est daté de 525-500 (p. 196), la chronologie de Qatabân et du Ḥaḍramawt commence en 330 (p. 183) et en 360 (p. 246) respectivement.

Le titre de *mukarrîb* (« fédérateur ») qui signale une aspiration à l'hégémonie sur l'ensemble de l'Arabie du Sud est attesté pour les souverains de Saba', de Qatabân, du Ḥaḍramawt et — depuis la parution de l'ouvrage — d'Awsân : or cette donnée essentielle n'est clairement signalée dans les tableaux que pour Saba' (p. 190 sq.).

Des souverains de second rang, comme Yuhaqîm (qui n'est jamais attesté avec une épithète) ou Naša'karîb Yuha'mîn (simple roi de Saba', alors que tous les souverains de l'époque sont rois de Saba' et de dhū-Raydân) n'ont probablement jamais régné seuls : selon toute vraisemblance, le premier ne fut jamais que le corégent de son père et le second un noble guratide associé au trône pour gouverner les régions sabéennes. Il ne faut donc pas leur attribuer des règnes indépendants sur l'ensemble de Saba' et de dhū-Raydân (80-85 et 90-100 respectivement, p. 207).

Les noms sudarabiques (dont les inscriptions ne donnent que les consonnes) sont reproduits avec une vocalisation restituée, mais sans diacritiques : le sémitisant ne peut pas retrouver la forme originale qui fonderait d'utiles comparaisons. Quant à la vocalisation, il aurait été utile de la fonder sur des règles plus rigoureuses (ce que ne font pas, il est vrai, la plupart des spécialistes). Si on accepte les seuls guides accessibles, les onomastiques arabe ancienne, hébraïque et akkadienne qui comportent nombre d'anthroponymes identiques ou de structure comparable, il faut vocaliser « Ilīšarah » (et non Ilšarah), « Abiyada' » (et non Abyada'), « Abikarîb » (et non Abkarîb), « Bayân » (et non Bayyin), etc.

Je n'énumère pas les rares erreurs (par exemple la référence à une inscription Sâri' 4, p. 11, où la date indiquée ne se trouve pas) et quelques oublis (comme le renvoi à CIH 541/82 à propos d'Aksum [lire ainsi, et non Yaksum], fils d'Abraha; voir p. 10). Bien des choix de l'auteur ne rencontreront pas l'assentiment général, comme il est naturel pour un ouvrage de cette nature. Je signalerai plutôt, pour conclure, une proposition ingénieuse de K. Kitchen, relative à la chronologie de la persécution des chrétiens de Nağrân, qui résout les difficultés auxquelles on se heurtait depuis des décennies. Depuis plusieurs années, j'avais le sentiment que les inscriptions gravées par les généraux de Yūsuf, le roi ḥimyarite juif, aux alentours de Nağrân ne remontaient pas à l'été précédant la persécution d'octobre-novembre 523, mais à un épisode antérieur de plusieurs années, et avais demandé à Iwona Gajda, qui prépare une thèse de doctorat (dont la soutenance est prévue en 1996) sous ma direction, d'explorer cette piste. Or, K. Kitchen a développé indépendamment la même hypothèse et aboutit aux mêmes conclusions qu'Iwona Gajda (p. 1-6) : la chronologie de la persécution paraît désormais raisonnablement

établie, ce qui permet de placer le point de départ de l'ère ḥimyarite en 115 avant l'ère chrétienne (comme le fait K. Kitchen), ou peut-être en 114<sup>1</sup>.

Christian ROBIN  
(CNRS, Aix-en-Provence)

*Krasnomorskie zametki I. Pod redaktsiej E.E. KORMYSHEVOJ i A.V. SEDOVA* (Notes de mer Rouge, I. Sous la rédaction d'E.E. Kormysheva et A.V. Sedov). Moscou : Institut vostokovedenija Rossijskoj Akademii nauk (Institut d'études orientales de l'Académie des sciences de Russie), 1994. 14,2 × 19,3 cm, 235 p., 2 cartes.

Ce recueil ouvre une nouvelle série d'ouvrages orientalistes intitulée *Materialy po istorii tsivilizatsii drevnej Juzhnoj Araviji* (Matériaux pour l'histoire de la civilisation de l'Arabie méridionale antique). Cette entreprise audacieuse, compte tenu de la situation financière très critique dont pâtit actuellement la science russe, inspire du respect pour les éditeurs, collègues du sudarabisant soviétique G.M. Bauer (1925-1989) : E.E. Kormysheva, égyptologue, et A.V. Sedov, archéologue, chef de l'Expédition russe-yéménite pluridisciplinaire<sup>2</sup>. Bien plus, il s'agit d'une première tentative de présenter en russe, sous forme d'essais, un aperçu général sur le développement historique de l'Arabie méridionale et, à un certain point, sur quelques aspects de l'histoire de la partie septentrionale de la péninsule Arabique dans l'antiquité. Il faut souligner que, même dans la sabéologie mondiale, de pareilles tentatives sont assez rares.

Le titre de l'ouvrage, *Notes de mer Rouge*, remonte à une idée avancée depuis longtemps par G.M. Bauer sur l'unité de la civilisation qui s'est formée dans l'antiquité sur les deux côtes de la mer Rouge, en Arabie et en Éthiopie. Cette conception a ses avantages et ses défauts. Il est évident que les Sudarabiques et les Éthiopiens possédaient un héritage culturel commun. Mais en même temps, il n'y a pas continuité directe entre la colonie sabéenne sur la Corne africaine et le royaume d'Axoum, lequel a subi l'influence considérable de l'hellénisme. Au cours du premier millénaire de leur existence, les États sudarabiques n'étaient pas orientés dans leurs activités principales vers le littoral de la mer Rouge. Peut-on exclure de « la civilisation de mer Rouge » l'Égypte gréco-romaine, dont la culture était complètement différente de celles de l'Arabie et de l'Éthiopie, mais qui a dominé le bassin de cette mer pendant plusieurs siècles ?

1. L'expédition abyssine contre Yūsuf se met en route à la fin du printemps 525 : la mort de Yūsuf se place peu après, sans doute pendant l'été ou l'automne 525. L'inscription CIH 621 qui commémore des travaux dans le fort de Ḥuṣn al-Ġurāb et mentionne incidemment la mort violente du roi de Ḥimyar<sup>um</sup> [sans doute Yūsuf], est datée de février 640 ḥimyarite : il s'agit sans doute du mois de février qui suit la mort de

Yūsuf [février 526], mais il n'est pas totalement exclu que ce soit le suivant [février 527]. Comme le premier mois de l'année ḥimyarite est avril, le point de départ de l'ère ḥimyarite serait avril 115 av. ère chrétienne (moins vraisemblablement avril 114).

2. C'est l'appui financier de la Fondation des recherches fondamentales de Russie qui leur a permis de publier cet ouvrage.